ЎЗБЕКИСТОН РЕСПУБЛИКАСИ
ОЛИЙ ВА ЎРТА МАХСУС ТАЪЛИМ ВАЗИРЛИГИ

БУХОРО ДАВЛАТ УНИВЕРСИТЕТИ
ХОРИЖИЙ ТИЛЛАР ФАКУЛЬТЕТИ
НЕМИС ВА ФРАНЦУЗ ТИЛЛАРИ КАФЕДРАСИ

ТАЪЛИМ ТИЗИМИДА ЧЕТ ТИЛЛАРНИ ЎРГАНИШНИНГ ЗАМОНАВИЙ МУАММОЛАРИ ВА ИСТИҚБОЛЛАРИ

Халқаро илмий-амалий анжуман
5-6 март 2020 йил

MODERN PROBLEMS AND PROSPECTS OF LEARNING FOREIGN LANGUAGES IN EDUCATIONAL SYSTEM

International scientific-practical conference
March 5-6, 2020

СОВРЕМЕННЫЕ ПРОБЛЕМЫ И ПЕРСПЕКТИВЫ ОБУЧЕНИЯ ИНОСТРАННЫМ ЯЗЫКАМ В ОБРАЗОВАТЕЛЬНОЙ СИСТЕМЕ

Международная научно-практическая конференция
5-6 марта, 2020

БУХОРО – 2020

PROBLÈME DE LA CRÉATION DES LANGUES ROMANES

Tairova M.H. UEB

Калит сузлар: роман тиллари, идиома, италян, румин, тилшунослар, миллий тил, ретороман, француз провансал, маданият
Ключевые слова: романские языки, идиома, итальянский, румынский, лингвисты, национальный язык, ретороманский, франко-провансальский, культура
Keywords: Romance languages, idiom, Italian, Romanian, linguists, national language, Romansh, Franco-Provencal, culture
Аннотация: Бу маколада машхур европа тилшуносларнинг илмий ишларида роман тилининг келиб чикишидаги айрим муаммолар хакида суз юритилган.
Аннотация: В данной статье речь идёт о некоторых проблемах возникновения романских языков в работах известных европейских лингвистов.
Annotation: In this article we are talking about some problems of the appearance of Romance languages in the works of famous European linguists

Lorsqu'en 1836, Friedrich Diez a publié le premier volume de sa *Grammatik der romanischen Sprachen*, la perception que les intellectuels européens avaient des langues et des cultures de leur continent était influencée par la conception romantique de la nation. Trois des six langues dénombrées par le fondateur de la linguistique comparée des langues romanes, se trouvaient être les langues officielles d'États souverains, centralisateurs et colonialistes (France, Espagne, Portugal). Deux autres – l'italien et le roumain – correspondaient à des entités politiques encore mal définies : d'une part, l'Italie d'avant le Risorgimento, écartelée entre le royaume de Piémont-Sardaigne, l'Empire austro-hongrois, les États satellites de l'Autriche, les États Pontificaux et le royaume des Deux-Siciles; d'autre part, les principautés autonomes de Valaquie et de Moldavie, soumises à la tutelle respective de l'Empire ottoman et de la Russie. Dans ce groupe constitué de langues nationales ou de langues faisant l'objet d'un enjeu nationaliste intense, l'occitan occupait une position marginale puisqu'il ne pouvait prétendre qu'au titre prestigieux mais peu opératoire d'ancienne langue de culture. Quant aux autres langues romanes, Diez n'a pas jugé l'opportun de les considérer comme des idiomes de plein droit, obnubilé qu'il était par l'équation entre langue et nation souveraine. Par la suite, cette conception réductrice de l'espace linguistique roman céda la place à une percéption plus détaillée des langues de la Romania. Mais les jalons établis par Diez ont eu la vie dure. On le voit notamment à travers les difficultés que ressentent encore certains linguistes à faire rentrer certains idiomes romans comme le catalan qui a été classé tantôt dans le même groupe que l'occitan, tantôt dans la famille des langues ibéro-romanes, avant d'être qualifié de *lengua puente* par Antonio M. Badía Margarit (1951).
Malgré la position très nuancée de ce linguiste catalan qui parvient à faire la part

des choses entre les caractéristiques ibéro-romanes et “ultra-pyrénéennes” du catalan, cette désignation trahit le présupposé selon lequel l’occitan et le castillan seraient des entités linguistiques bien déterminées entre lesquelles se trouveraient des zones de transition, plus mouvantes et moins aisées à définir. De la même façon, les parlers rhéto-romans ont souvent été considérés comme une passerelle de transition entre les parlers gallo-romans et les dialectes du Nord de l’Italie selon un schéma qui s’inspire explicitement du concept de “langue-pont” inventé pour rendre compte du statut ambivalent prêté au catalan.
Certes, l’analyse de Gerhard Rohlfs venait apporter un correctif salutaire à ceux qui ne voyaient dans le romanche, le ladin et le frioulan qu’une frange alpine du domaine italo-roman (Pellegrini, 1972). Pourtant, elle présente l’inconvénient de refléter la conviction selon laquelle le français et l’italien constitueraient des pôles fixes, séparés par une nébuleuse de parlers intermédiaires.De son côté, Tagliavini applique lui aussi le concept de langue-pont pour décrire la situation intermédiaire du dalmate entre les parlers italiens et la Romania orientale représentée par le roumain et les éléments romans de l’albanais (Tagliavini, 1969). Car il reste lui aussi tributaire de ces taxinomies centrées autour du concept de langue nationale, Pierre Bec distingue les langues de culture des langues de diffusion secondaire parmi lesquelles il fait figurer des idiomes aussi divers que le sarde, le rhéto-roman, le francoprovençal et le dalmate (Bec, 1970). Ce romaniste semble attaché à l’idée selon laquelle c’est l’existence d’un noyau politique comme l’État-nation qui constituerait le critère permettant d’octroyer le titre de langue à un parler roman. L’orientation taxinomiste et nationaliste qui a marqué en profondeur le développement des études romanes a certes été contrebalancée de bonne heure par des linguistes qui insistaient sur la difficulté à délimiter les différents dialectes de la Romania, allant jusqu’à nier la notion même de dialecte. Mais ce débat autour des dialectes ne compromettait pas vraiment le statut des langues nationales.
Dans sa fameuse controverse avec Ascoli autour de la notion de francoprovençal, Paul Meyer se réfugie derrière des arguments positivistes qui consistent à invoquer l’impossibilité de regrouper les isoglosses en un ensemble cohérent. Or on est en droit de soupçonner que ce court-circuitage du dialecte dissimule la volonté de rattacher directement les langues nationales à cette entité indistincte appelée roman, sans passer par le pallier ignoble des parlers locaux. Le scepticisme touchant à la notion même de langues et de frontières linguistique au sein de la Romania a également pu être dicté par des considérations diachroniques. Selon cette approche illustrée par Maurice Delbouille, les langues romanes se distingueraient d’autant moins les unes des autres qu’on remonte plus haut dans leur histoire.Mais le brouillage des frontières entre les langues de la Romania se manifeste également dans une perspective sociolinguistique. De fait, les niveaux de langue vernaculaire se prêtent moins aisément aux classifications rigides que les états de langues normalisés ou illustrés littérairement.
Cela apparaît notamment lorsqu’on considère les clivages qui se firent jour au XIXe siècle entre la grammaire comparée soucieuse de reconstituer des lois et la

philologie attentive aux détails des faits observables dans les dialectes vivants. Dans le cadre du présent article, nous voudrions critiquer la notion de langue nationale et réhabiliter celle de dialecte en adoptant une perspective qui envisage les langues romanes non plus dans la perspective diachronique de l'indistinction originelle ni à travers la fragmentation dialectale observable dans les strates les plus infimes de la société, mais du point de vue global des alloglottes percevant les langues romanes comme des idiomes fondamentalement étrangers. Envisagées à partir d'un domaine linguistique adjacent, comme celui des langues germaniques par exemple, les limites entre les différentes langues romanes semblent beaucoup plus fluides que dans les taxinomies des romanistes. Par un effet de décalage, les frontières entre les langues tendent à s'apparenter à des frontières entre dialects et les langues romanes avec lesquelles ils étaient en contact (français, franco-provençal, provençal). Enfin, les langues romanes étaient également perçues comme un tout indistinct du point de vue des Orientaux qui virent déferler les Croisés à partir de la fin du XIe siècle. En vertu d'une habitude linguistique qui remonte aux contacts entre l'Empire carolingien et Byzance, les Occidentaux étaient appelés par les Grecs. Cet ethnonyme hellénisé fut adapté sous la forme *ifrang?*/pluriel *farang?* en arabe, *frugu?*/pluriel *fruzi* en vieux-slave, *frjag*/pluriel *frjagi* en vieux-russe. Comme les locuteurs des langues romanes constituaient la majeure partie des effectifs croisés, l'ethnonyme en arriva à désigner indistinctement les différents idiomes romans parlés par ces envahisseurs occidentaux : parlers d'oïl, occitan, catalan, dialectes italiens.

C'est cette bigarrure linguistique à dominante romane qui est à l'origine de l'appellation *lingua franca*, terme qui reflète le même genre d'amalgame que les noms *lingua romana*, *la'az* ou *walahisk*. En somme, le domaine linguistique roman apparaît beaucoup plus homogène dès lors qu'on le considère à partir des langues savantes du Moyen Age (le latin des clercs et l'hébreu des érudits juifs) ou qu'on l'envisage du point de vue hétéroglotte du germanique, du grec byzantin, du slave, de l'arabe ou du turc. Vues de si loin, les différences entre les dialectes sont à peine perceptibles et les diverses langues romanes sont perçues comme autant de dialectes d'un même diasystème. Les hommes du Moyen Age étaient assurément sensibles aux variations internes à l'espace linguistique roman, mais il semble que leur perception des seuils entre les langues et les dialectes ait été à la fois plus subtile et moins taxinomique que les tentatives modernes visant à enfermer les langues dans les cases bien étanches constituées par les langues nationales (français, castillan, roumain) ou les langues de culture (toscan). Mais il est important de noter que ces distinctions entre les dialectes de l'ancien français émanent de francophones. Il s'agit donc d'une perception interne à l'espace linguistique roman et même au domaine d'oïl. À côté de cet exemple fictif et burlesque, les textes littéraires et documentaires font bien souvent apparaître la même tendance à la confusion entre les dialectes ou à l'élaboration d'une koinè dialectale, compromis entre plusieurs parlers en contact.

C’est ainsi par exemple que les premières attestations du rhétoroman, langue excentrée par rapport aux autres langues romanes et profondément enclavée dans l’espace germanophone, font apparaître un compromis entre le superstrat culturel latin et le vernaculaire roman. Dans ce bastion avancé du domaine roman, soumis à la pression de l’allemand en passe de devenir la langue dominante, les premières tentatives de fixation du vernaculaire par écrit font apparaître le même état d’indistinction que les premiers monuments du vulgaire roman produits en domaine gallo-roman à la fin du Haut-Moyen-Age. Le même genre de pression syntaxique, lexicale et phraséologique se manifeste dans les quelques documents dalmates qui nous sont conservés, mais dans ce cas, c’est l’adstrat vénitien qui compense les déficiences de cet idiome isolé dans un environnement alloglotte (croate). La phraséologie des textes dalmates est si nettement calquée sur celle du vénitien qu’on peut les considérer comme des textes vénitiens superficiellement adaptés aux schèmes morphophonétiques du dalmate. Une fois de plus, c’est la position en retrait aux confins de la Romania qui explique cette facilité à passer outre les barrières entre les langues. Enfin,comme l’ancien français jouait le rôle de langue-toit dans le contexte de l’Italie septentrionale du Moyen Age, on peut considérer cette pression du vénitien sur le français comme la marque du substrat au sein du superstrat au lieu d’y voir l’influence d’un adstrat contingent. Dans ces contextes de bigarrure linguistique et d’imbrication entre deux systèmes, les taxinomies traditionnelles des langues sont parfois remises en question, cependant que la notion de dialecte, intermédiaire entre l’isoglosse et la langue peut être remise en valeur.

Bibliographie:

1. Wartburg W. Evolution et structure de la langue francaise. Avec consideration speciale de la linguistique francaise. Paris. 1976.
2. Bal W. Introduction aux etudes de linguistique romane. Paris. t 1. 1970.
3. Bern. 1971.Bec P. Manuel pratique de philologie romane.
4. Степанов Г.В. «Типология языковых состояний и ситуаций в странах романской речи». М., 1976.
5. Bobokolonov R.R., Yoqubov J.A. O’rganilayotgan til fillologiyasiga kirish fanidan o’quv qo’llanma. Buhoro 2005.
6. Катагощина Н.А. «Романские языки» М., 1967.
7. www.ciep.fr
8. www.u-grenoble3.fr
9. www.bonjourdefrance.com
10. www.campus-electronique.fr
11. www.presse-francophonie.org